

Café crème allongé

- Chroniques -



Alexandra Apikian

Alexandra Apikian

Café crème allongé

Chroniques

© Alexandra Apikian, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0351-3



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface (ouais ça fait classe)

Je vous parle d'un temps où le quotidien commençait à peser. Où les rêves étaient oubliés, abandonnés, sur le bord de la route. Où se lever le matin et aller au travail devenaient une torture et les envies d'ailleurs une bouée de sauvetage. Alors, au lieu de regarder avec envie tous les cafés sur le chemin du bus qui me reliait au bureau, comme autant d'îlots exotiques, synonymes d'oisiveté et de liberté, surtout à 10h du matin, je décidai de m'y arrêter. Il fallait alors choisir une boisson légère et empreinte de souvenirs de vacances. Le café crème allongé s'imposa de lui-même, telle une lubie, une envie irrépressible. Un nom compliqué, semi-fictif et plein de promesses qui pouvait faire son effet (ou pas) dès la première phrase du matin. L'aventure pouvait commencer. Les personnages pouvaient s'animer et moi me réanimer. Les lieux s'étendre de cafés en cafés, parfois se répéter pour mieux se multiplier. Le trajet prendre des tangentes. Les heures s'allonger. J'étais prête. Enfin prête de nouveau. A coucher sur le papier des mots comme on allonge un être épuisé pour qu'il se détende ou qu'il s'analyse, comme on allonge un café pour qu'il se dé-corse et s'adoucisse, et à m'enfoncer dans le nuage laiteux de mes rêves... au goût si doux et crémeux. Avec cette lichée de sourire qui ne quittait plus mon visage.

Dans ces moments-là, certains prennent un billet d'avion pour le bout du monde, moi, j'ai pris des « cafés crème allongés » dans tous les bars de mon quartier.

Les gens heureux lisent et boivent du café (je l'ai toujours pensé très fort mais c'est Agnès Martin-Lugand qui l'a écrit).

Café : Dupont Café. Paris 15^e

Tarif : 4,80 euros.

Il triture son alliance tout en parlant avec la jeune femme assise en face de lui. Ses yeux bleus me rappellent un vague regard d'une vague liaison. Sa voix est agréable, le rythme posé, malgré quelques notes aux nuances contrariées. Il travaille sur une chaîne de télé ou à la radio. Son parfum entêtant je le connais par cœur... mauvais souvenirs à chaque effluve qui m'atteint. Décidément tous les journalistes semblent habiter le 15^e arrondissement de Paris et exposer à leur malheureux partenaire de café leurs réflexions sur un poste devenu peu épanouissant, leurs envies d'ailleurs, leurs craintes quant à l'avenir de leur rédaction, leur constat d'un marché de l'emploi complètement miné. Le dialogue m'ennuie. Impression de l'avoir récité et échangé des dizaines de fois ces trois dernières années.

Je suis distraite par l'échange virulent, passionné, de deux femmes d'une soixantaine d'années à ma droite. Si je n'avais entendu que leurs propos sans les dévisager, j'aurais juré qu'elles avaient la trentaine. La fameuse trentaine célibataire. Ce statut est donc voué à s'étendre jusqu'à nos 60 ans ? Ce sont les copines qui vont être contentes si je leur explique que nos états d'âme et comptes rendus de week-ends et soirées foireuses en compagnie de nos liaisons tout aussi foireuses seront toujours d'actualité autour d'un Perrier menthe dans trente ans. Rassurant ! Je préfère mater les bras musclés du pompier en uniforme devant le café qui vend ses billets de tombola et tente de charmer les jeunes femmes seules, un peu pressées, qui passent près de lui.

Le manège est amusant. Je repère sa proie avant lui : elle sort du métro, cheveux blonds longs, silhouette fine, 28 ans à tout casser, elle traverse la rue d'un pas vif et arrive direct sur lui... malgré elle. J'imagine derrière son petit sourire charmeur le discours qu'il lui sert pour tenter d'épuiser son carnet de tickets. J'imagine aussi le casting à la caserne pour

désigner les gars qui vont faire les statues grecques aux angles des rues du quartier. Je souris. Moi j'achète les billets de tombola et les calendriers des pompiers. Question de principe. Et de vie. Après tout, c'est bien lui qui viendra me sauver en premier si je m'étouffe en avalant de travers mon café crème allongé.